

choses, c'est nier l'évidence, c'est jeter volontairement un voile sur une des plus grandes faces de la pathologie générale, de la pratique médicale. A maintes reprises, nous avons montré à quel point extrême était portée cette négation systématique de quelques-uns des plus grands principes de la médecine traditionnelle, et nous avons la ferme croyance que l'époque n'est pas éloignée d'un retour à des appréciations plus modérées. Puisse notre argumentation impartiale contribuer à ce résultat!

Mais si nous avons ainsi marqué avec insistance, et sans détour, ce que nous considérons comme l'erreur de l'École de Vienne, nous ne saurions reconnaître trop hautement combien sont nombreux et considérables les progrès apportés par Hebra et par ses disciples, par toute l'École de Vienne, dans la thérapeutique dermatologique, et particulièrement dans le traitement local, externe, mécanique, des affections de la peau. Initiés depuis longtemps, l'un et l'autre, à ces progrès dont nous nous sommes efforcés d'être les vulgarisateurs dans ce pays par l'enseignement ou par le livre, nous avons mis un soin particulier à guider nos lecteurs dans cette partie encore imparfaitement connue parmi nous de la thérapeutique dermatologique.

ERNEST BESNIER. — A. DOYON.

Paris, avril 1881.

LEÇONS

SUR LES

MALADIES DE LA PEAU

GÉNÉRALITÉS

PREMIÈRE LEÇON

Rapports de la dermatologie avec la pathologie générale. — Son importance scientifique et pratique. — Histoire de son développement depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

MESSIEURS,

L'étude des maladies de la peau, la dermatologie, ou plus exactement la dermato-pathologie, a pour but de nous initier à l'une des parties le plus importantes de la nosologie spéciale. Cette étude comprend aujourd'hui un ensemble très étendu de faits dont la réunion peut, jusqu'à un certain point, être considérée comme formant un tout complet, mais qui reste lié aux autres branches de la médecine et surtout à la pathologie générale par des ramifications organiques très remarquables.

Voilà un premier point dont il faut avoir, dès l'abord, la notion bien précise pour abandonner immédiatement, si par hasard on l'avait conçue, cette idée qu'il ne s'agirait ici que de s'approprier, pour l'exercice de l'art, une certaine routine clinique et pratique. Vous serez bientôt, au contraire, en mesure de vous convaincre que l'étude des maladies de la peau devient, sous le rapport pratique, d'autant plus profitable et, sous le rapport scientifique, d'autant plus satisfaisante que l'on cherche et que l'on embrasse avec plus de soin les rapports et les analogies que ces affections ont avec les états physiologiques et pathologiques des autres organes, du système vasculaire et nerveux, de la

crase du sang et des humeurs et avec les différents états de l'organisme entier.

De plus, les phénomènes morbides qui ont leur siège dans la peau fournissent un point de comparaison et d'investigation très instructif par rapport aux processus pathologiques analogues des organes internes, puisque les premiers sont déjà accessibles durant la vie et *in flagranti facto* livrés à la perception de nos sens et à notre observation, tandis qu'on ne peut déduire les seconds qu'après la mort et à titre de processus isolés ou interrompus au milieu de leur évolution.

Ainsi donc l'importance de la dermato-pathologie se révèle sous un triple aspect : en premier lieu, elle nous apprend à connaître, à comprendre et à guérir les maladies d'un organe indispensable à la vie, *la peau*; en second lieu, par la démonstration des relations des dermatoses avec les maladies des autres organes et systèmes, elle étend et complète nos connaissances sur la pathologie du corps humain en général; enfin, en nous montrant les phénomènes morbides qui sont directement accessibles à nos sens, elle contribue encore, de la manière la plus utile, à augmenter l'ensemble des notions de la pathologie générale et expérimentale.

Cette importance de la dermatologie est une conquête de la médecine moderne; elle est née, à la fin du siècle précédent, de l'application à l'étude des affections cutanées de la méthode usitée dans les sciences naturelles, et elle s'est accrue davantage encore depuis dix ans sous l'influence des progrès que les recherches expérimentales et microscopiques ont réalisés dans l'anatomie et la physiologie de la peau, et dans son histologie pathologique.

Mais, il faut le reconnaître, le sol sur lequel la dermatologie moderne a pris naissance était préparé depuis longtemps; et nous serons naturellement amenés, en traçant l'historique et la symptomatologie des maladies cutanées considérées isolément, à reconnaître les services rendus par les médecins des époques antérieures, en même temps que nous devons, à l'occasion de beaucoup de dénominations anciennes que l'on conserve avec raison, exposer les idées qui y étaient autrefois attachées, et qu'il est nécessaire de connaître pour les bien comprendre.

Cette antiquité des premières notions dermatologiques se comprend aisément, en présence du caractère d'extériorité des affections tégumentaires, lesquelles frappent les personnes les plus étrangères à l'art, grâce à leur coloration spéciale et à leur aspect particulier; aussi il eût été vraiment extraordinaire que de semblables phénomènes aient été méconnus par les médecins qui, comme ceux de la Grèce, se préoccupaient très activement des actes les plus intimes de l'organisme

humain, et autant que l'état des sciences naturelles et surtout de l'anatomie pouvait le permettre à cette époque.

Dans l'Ancien Testament, on trouve déjà quelques indications sur diverses affections de la peau, des cheveux et des poils, contagieuses ou non, sous les noms de : *nega, bahereth, schehin, misepahat, zaraath*. Cependant, nous ne sommes pas à même d'interpréter exactement ces expressions dans le sens médical. Dans la traduction de la Bible des Septante et celles d'autres auteurs, *nega* et *zaraath* ont été traduits par lèpre et gale; et l'opinion que le *zaraath* de la Bible signifie réellement la lèpre s'est maintenue jusqu'à nos jours dans la littérature médicale. C'est une erreur, ainsi que je l'ai déjà démontré, il y a plusieurs années. *Zaraath* dans le *Lévitique*, chap. 13, ne veut pas dire autre chose qu'une maladie de la peau maligne, difficile à guérir ou même tout à fait incurable, peut-être aussi une maladie contagieuse, et il est possible que l'on ait employé encore ce terme pour désigner la lèpre et même la gale, certainement aussi des plaies gangréneuses.

Dans les livres des médecins grecs, on trouve des notions et des désignations pathologiques plus faciles à reconnaître comme s'appliquant aux lésions morbides de la peau, en premier lieu chez Hippocrate, le contemporain de Socrate et de Platon (460-370 ? av. J.-C.). Ainsi sont les noms de *ἐξανθημάτα* (de *ἄνθος*, fleur, *ἐξανθειν*, fleurir, *efflorescere*, fleurs de la peau), et *ἐκθύματα* et *ἐκθύλατα* pour fleurs de la peau, dartres cutanées, dermatoses en général, dans le sens générique, à peu près comme les expressions modernes les plus récentes employées encore aujourd'hui par les médecins et les gens du monde. En outre, *φύματα*, *φυγεθλα*, *τερμίνθοι*, *ἐπίνοκτις*, *ανθραξ* pour des tumeurs tubéreuses et inflammatoires de la peau; *λεγχῆν*, *λόποι*, *λέπρα*, *πιτυρίασις*, *ψῶρα*, pour des maladies sèches de la peau avec desquamation de l'épiderme, accompagnées ou non de prurit, tandis que *κνῆσμος*, et *κνιδῶσις* étaient employés pour désigner les démangeaisons et les brûlures de la peau; *ἰδρῶα*, pour les vésicules sudorales; *φλυκταίναι*, *λυξάκια*, *φυδράκια*, *ἀχῶρες*, *κῆριον*, *πάμποι*, pour les vésicules, les bulles, les éruptions cutanées sécrétantes et croûteuses; *ἐρπίς*, *ἐσθίουμενος* et *κέγγρις*, pour des affections du tégument, s'étendant par la périphérie, appelées « serpigineuses » [superficielles ou creusant profondément]; *ἀλφος*, *λευκή*, *μελας*, *ἐφῆλιδες*, pour des décolorations et des anomalies pigmentaires de la peau; *μαδίσις*, *μαδαρῶσις* et *ἄλωπεκία*, pour les diverses formes morbides de chute de cheveux; *ἀκροχόρδον*, *ἀκροθύμιον*, *μυρμηκίαι*, *ἰόνθοι*, pour les verrues et les boutons; *ερσιπέλας*, *φαγεδαίνα*, *γαγγρηνα*, *ἐρυθήματα*, *πετέχαι*, pour des processus que l'on désigne ainsi encore actuellement; *κοίραδες*, pour les ulcères scrofuleux. D'après ces textes, on ne saurait nier que déjà Hippocrate ait considéré certaines maladies de la peau comme des affections plus

ou moins importantes de cet organe, ayant une existence propre, comme un mal idiopathique et d'autres comme la manifestation ou l'expression de certaines affections internes, même générales et fébriles, comme des « apostases ». Il parle des éruptions dites critiques, qui terminent des maladies fébriles, il croit que des éruptions peuvent rétrocéder spontanément, ou à la suite de traitements sur des organes internes et les rendre malades; ou, au contraire, que des excréments et déplétions, comme le flux hémorrhoidal, peuvent débarrasser de certaines affections de la peau. Enfin, nous trouvons dans l'œuvre hippocratique de nombreuses données sur les causes des maladies cutanées; pour quelques-unes d'entre elles, en effet, on admettait l'influence des humeurs cardinales; pour d'autres, on invoquait les saisons, les variations de température, des particularités relatives à la direction des vents, à l'âge et au sexe.

Après Hippocrate, dont les œuvres formeront la base des études médicales pour des milliers d'années, Celse mérite d'être signalé pour le soin avec lequel il traita des maladies de la peau. Cet écrivain, incontestablement le moins abstrait des anciens auteurs médicaux, vivait à Rome environ de 53 avant J.-C. à l'an 7 après J.-C.; il a publié un ouvrage qui mérite d'être encore lu aujourd'hui: *Medicinæ libri octo* contenant, dans les III^e, V^e et VI^e livres un traité passablement substantiel et méthodique des maladies de la peau, en même temps que des idées théoriques. Dans ce traité qui a tenu le premier rang jusqu'au XVIII^e siècle, à la fois en raison des observations qu'il réunit et de la forme sous laquelle elles sont présentées, nous trouvons les classifications et les idées contenues dans les écrits d'Hippocrate, non seulement définies et rassemblées d'une manière concise, mais encore remplacées ou complétées par des noms latins nouveaux, usités encore aujourd'hui en grande partie; et la pathologie des maladies de la peau y est enrichie par des descriptions d'une exactitude que ne désavouerait pas la science moderne. Dans le III^e livre, Celse retrace les caractères de l'éléphantiasis en des termes qui ne permettent pas de le méconnaître; dans le V^e livre il expose le traitement des plaies et des ulcères (*vulnera, ulcera*), et dans des chapitres spéciaux il jette les bases de la thérapeutique d'une série entière de maladies de la peau, telles que: *carbunculus, carcinoma, therioma (phagedæna), ignis sacer, ulcera ex frigore* (ulcère par congélation), *furunculus, phyma, phygethlon, abscessus, fistulæ, kerion, acrochordon, thymion, myrmekia, clavus, pustulæ, scabies, impetigo, papulæ, vitiligo*; dans le VI^e livre: *de capillis fluentibus, de porrigine, de sycosi, de areis, de varis, lenticulis et ephelide*; dans le VII^e, *de condylomatibus, de varicibus, de gangræna*. La plupart de ces dénominations sont encore en usage aujourd'hui, quoique quelques-

unes d'entre elles aient reçu d'autres acceptions. C'est ainsi que Celse comprend sous le nom de *pustulæ* non seulement les efflorescences purulentes, mais encore l'urticaire et les vésicules sudorales; sous le nom de *scabies* une maladie prurigineuse s'accompagnant de squames et de sécrétion que nous connaissons à présent sous le nom d'eczéma. D'autres désignations et applications, telles que celles de *sycosis* pour une maladie des parties velues de la face, de *porrigo* pour la teigne, sont conservées encore actuellement ou l'ont été jusque dans ces derniers temps, sans oublier les noms ci-dessus pour les verrues, etc.

A cette même époque, Pline signale une maladie contagieuse de la peau nouvellement importée à Rome, la mentagre, et le même auteur indique, presque en même temps que Scribonius Largus, l'éruption en ceinture, sous le nom de *zoster* ou *zona*, tandis que d'autres auteurs et surtout Arétée, décrivent d'une manière surprenante l'éléphantiasis (la lèpre), affection qui, à cette époque, prit en Italie une plus grande extension.

Galien, qui vivait au II^e siècle après J.-C., a reproduit avec force commentaires, dans ses œuvres excessivement développées, les matériaux fournis par Hippocrate et par Celse; et c'est dans ses écrits que les auteurs des siècles suivants ont principalement puisé. Parmi ceux-là il faut surtout citer Aetius d'Amida (543 après J.-C.), qui le premier a employé l'expression d'*ἐκζέματα*; Paul d'Égine qui s'attacha, plus particulièrement à certaines maladies de la peau, Oribaze, Alexander Trallianus, Actuarius, lesquels, en décrivant les affections cutanées d'une manière précise, rendirent plus facile l'étude des anciens auteurs grecs.

Au milieu de la confusion politique et guerrière qui marque la fin de l'empire romain occidental et le commencement du moyen âge, les doctrines de la médecine grecque, et notamment celles sur les maladies de la peau, furent, en grande partie, abandonnées dans les pays où elles avaient été primitivement cultivées. C'est seulement à partir du VIII^e siècle que nous les voyons de nouveau rendues à l'Occident indirectement par les Indiens et les Arabes et augmentées de nouvelles et importantes recherches.

Déjà dans les ouvrages médicaux des Indiens, *Charaka* et *Sushruta*, publiés entre le V^e et le IX^e siècle, outre les maladies de la peau mentionnées par les Grecs, nous trouvons décrites surtout les varioles, *másuriká*, sous leurs diverses formes et complications dangereuses; probablement aussi la rougeole mais spécialement la lèpre tubéreuse et anesthésique, *kushta* et *bátarakta*, ainsi que l'affection introduite plus tard en médecine sous le nom d'*éléphantiasis des Arabes*, la pachydermie, qui jusqu'alors était inconnue en Occident.

Les écrivains arabes Razès, Serapion, Ebn-Zor, Haly-Abbas ont toutefois fait progresser d'une manière remarquable et originale la connaissance des maladies de la peau par la communication de nouveaux faits, et par la transmission des doctrines grecques anciennes qu'ils ont utilisées. Avant tout, leur description des symptômes de la lèpre, *djudzam*, est restée comme règle pour les époques suivantes, ainsi que leur division de la lèpre en quatre variétés qui devaient évidemment correspondre aux quatre humeurs cardinales de Galien : la lèpre éléphantine provenant de la bile noire, la lèpre léonine de la bile rouge, la lèpre alopecique du sang, la lèpre tyria de la pituite.

En outre, l'*albarras* (*alba* et *nigra*) et la morphee, probablement identique au vitiligo, aux *leuke* et *melas* de Celse, paraissent encore appartenir à la lèpre.

Le *dal-fil* est la pachydermie, complètement inconnue des Grecs, représentant l'éléphantiasis des traducteurs arabes et ce qu'on a appelé plus tard l'éléphantiasis des Arabes.

Outre la variole et la rougeole, les Arabes décrivent, avec un soin remarquable, les maladies de la tête; Avicennes les appelle *sahafati*, identiques évidemment, étymologiquement, avec le *sapahat* des Hébreux; Haly-Abbas, au contraire, les nomme *alvathim*, dont le plus exact traducteur des Arabes, Stephan Antiochus, a formé le nom *tinea* encore en usage aujourd'hui, teigne de la tête (*Kopfgrind*); parmi les cinq variétés établies on reconnaît d'une manière distincte la teigne contagieuse, connue aujourd'hui sous le nom de *favus*. Enfin, Avenzoar parle de la gale vraie, avec mention de l'insecte qui lui est propre.

Les travaux assurément très estimables des Arabes ont été transmis aux médecins de l'Occident, traduits en latin, par les fondateurs et les continuateurs de l'École de Salerne, Constantin l'Africain, Roger, Roland, etc., dans l'intervalle compris entre le x^e et le xiv^e siècle. C'est ainsi que fut renouée la chaîne de la tradition des doctrines grecques; mais, en fait de maladies de la peau, c'était presque exclusivement de la lèpre que s'occupaient les écrivains du xi^e jusqu'à la fin du xv^e siècle : les Italiens, Vitalis de Furno, Guillaume de Salicet, Lapfranc, Montagnana; les Espagnols, Theodoricus, Villanova; les Anglais, Glanville, Gilbert, Gaddesden; en France, Gordon, Guy de Chauliac; en Allemagne, Hans Gersdorf, etc., car la lèpre s'était développée précisément dans les xii^e et xiii^e siècles comme une véritable épidémie générale, que les gouvernements et la société tout entière, ainsi que la médecine, cherchaient à combattre. Mais les médecins, dans leurs appréciations sur le caractère et le mode de traitement de la lèpre n'allaient pas au delà des notions qu'ils tenaient des Arabes et que l'École de Salerne avait mises en lumière.

Dans le cours du xv^e siècle, la lèpre avait graduellement disparu des contrées de l'Europe centrale. Par contre, vers la fin de ce siècle, il se produisit une nouvelle épidémie, *lues venerea*, connue plus tard sous le nom de syphilis. On avait donc l'occasion d'examiner les diverses affections de la peau qui sont spéciales à cette maladie. Mais, quoique le nombre des auteurs qui s'occupèrent de la syphilis, à la fin du xv^e siècle, et dans les premières dizaines d'années du xvi^e siècle, soit très considérable, et que l'on compte, parmi eux, des écrivains distingués tels que : Marcellus Cumanus, Musa Brassavole, Gabriel Fallope, Fracastor, etc., les travaux positifs de ces derniers, relativement aux manifestations syphilitiques de la peau, n'ont qu'une valeur insignifiante.

C'est seulement au xvi^e siècle que fut commencée une étude des dermatoses plus personnelle, et peu à peu plus indépendante des anciennes formules des Arabistes. Outre les éruptions syphilitiques que l'on pouvait étiologiquement et théoriquement comparer à la lèpre, on apprit encore à connaître, comme une espèce particulière de maladies dyscrasiques de la peau, le scorbut, la fièvre pétéchiale et les exanthèmes aigus contagieux. On tendait de plus en plus à traiter les affections de la peau comme telles dans le sens pathologique pur. C'est ainsi que Jean Manardus, donne, sous le titre de *lactumen*, une description exacte de la teigne humide de la face, ou croûte de lait des enfants à la mamelle; Gorraeus, une synonymie lexicographique très pratique pour faciliter l'étude de la terminologie dermatologique; Blondus une monographie : *de maculis corporis*. On trouve dans Ambroise Paré des notions précises sur la variole; dans Forestus, Schenk de Grafenberg, Montagnana, sur le pemphigus, la gale contagieuse et les différentes espèces de teigne. De plus, bon nombre d'auteurs soumettaient à une étude plus approfondie, sous le rapport étiologique et descriptif, les maladies de la peau déjà connues.

Tels sont les écrivains cités dans l'Aphrodisiacus de Aloy. Luisinus qui publièrent des dissertations sur la syphilis, à la fin du xv^e siècle et dans la première moitié du xvi^e siècle. Aussi, ne pouvons-nous être surpris, si, vers ce temps-là, il se produisit une œuvre plus importante, dans laquelle il était exclusivement question des maladies de la peau : cette œuvre est le Traité publié en 1572, d'après les leçons du Vénitien Hieronimus Mercuriali, par son élève P. Aicardius, *de morbis cutaneis*, le premier livre de dermatologie pure, dans lequel, cependant, on trouve peu de choses originales. L'auteur divise, comme Galien, les maladies de la peau : en celles de la tête, contenant les différentes formes de calvitie et de teignes, et en celles des autres parties du corps. Pour le reste, le travail de Mercuriali ne présente, en réalité, sous le

rapport descriptif et théorique, qu'un résumé des ouvrages de la médecine gréco-romaine et arabe.

A partir de cette époque, on voit augmenter le nombre des auteurs qui consacraient à la description des maladies de la peau, soit des chapitres spéciaux, dans des traités de médecine générale, soit enfin des monographies complètes et des ouvrages plus considérables. Je citerai, parmi eux, à la fin du xvi^e siècle et dans le cours du xvii^e, outre Fernel, Vidus Vidius, Sennert, lequel parle d'une manière très détaillée de diverses affections de la peau et notamment des exanthèmes aigus. Döring, qui mentionne la scarlatine d'une manière évidente. Jean Dolæus, qui décrit déjà le lupus dans le sens moderne, mais surtout Hafenreffer, généralement connu, dont l'ouvrage, paru vers 1660, comprend toutes les maladies de la peau; ce dernier auteur parle aussi des insectes de la gale sous leur nom populaire (*Seuren*), ainsi que des commensaux parasites (*Mitesser*), de *cridonibus*.

Dans les ouvrages de médecine parus à la fin du xvii^e et au commencement du xviii^e siècle, de J. Dolæus, de Sydenham, de van Swieten (Boerhave), de Haën, etc., nous trouvons des indications très intéressantes sur l'objet de nos études.

Mais, en tant que doctrine spéciale, systématique, la dermatologie ne s'est cependant développée qu'à partir de la deuxième moitié du siècle précédent. Déjà l'Anglais Daniel Turner avait ouvert cette période par un livre très important sur les maladies de la peau; Astruc avait publié un grand ouvrage sur la syphilis et sur les dermatoses non syphilitiques; Sauvages, outre des détails pathologiques, avait donné des études historiques très remarquables, et Hensler, des recherches historiques sur la lèpre et la syphilis qui peuvent encore servir de modèle aujourd'hui.

Mais c'est surtout le grand ouvrage du Français Lorry : *Tractatus de morbis cutaneis*, publié à Paris en 1777, que nous devons, à présent, vous signaler d'une manière toute spéciale comme embrassant tout le domaine des maladies de la peau par l'importance de ses aperçus historiques et pathologiques, ainsi que par la forme classique des descriptions.

Dans l'ouvrage de Lorry, on trouve non seulement des commentaires complets et critiques sur les matériaux afférents à la dermatologie de ses prédécesseurs, en remontant jusqu'à l'époque hippocratique, mais encore une grande quantité de faits cliniques bien observés, bien exposés, et des descriptions de maladies rédigées d'une manière extrêmement exacte et logique, comme, par exemple, ce qui concerne les ulcères. En outre, il a étudié, d'une manière remarquable, la pathologie générale des maladies de la peau, et a dépassé de beaucoup

l'horizon étroit d'une simple description. A ce point de vue, Lorry, outre les caractères cliniques évidents des dermatoses, indique leurs rapports avec l'anatomie et la physiologie de la peau, ainsi qu'avec l'organisme tout entier. Il les divise en idiopathiques et apostatiques, en générales et locales; il indique celles qui affectent certains éléments du tissu cutané, distingue celles qui résultent de causes générales ou locales, mécaniques ou toxiques, et étudie complètement les dermatoses sous le rapport pathologique et thérapeutique, selon toutes les directions qui étaient ouvertes à cette époque à la science médicale.

Malgré les matériaux considérables et le caractère classique de ce traité, l'ouvrage de Lorry n'a pourtant que peu favorisé le progrès de la dermatologie chez le grand public médical; pour lui, le livre était trop savant, et les extraits qu'on eût pu en faire auraient donné lieu à un labeur trop pénible.

En raison de ces circonstances, le petit livre de notre compatriote Plenck, paru à Vienne en 1776, a eu incomparablement plus de popularité. On y trouve toutes les maladies de la peau, d'après la forme et l'aspect sous lesquels elle se présentent aux yeux, désignées comme des productions naturelles arrivées à leur complet développement : *maculæ*, *pustulæ*, *vesiculæ*, *bullæ*, *papulæ*, *crustæ*; il les divise en quatorze classes, et sépare ensuite ces classes en cent vingt variétés, ce qui, en apparence, rendait le système extrêmement difficile à suivre. Mais tout ce qui concerne les classes et leurs subdivisions était défini d'une manière concise et concluante, à peu près comme dans le système de Linné, dans lequel les genres, espèces et variétés des plantes sont rangés d'une manière fixe, selon la nature et le nombre des étamines. C'est ainsi que la *Doctrina de morbis cutaneis* de Plenck s'imposa, comme un catéchisme, par des axiomes concis et commodes, comme un guide en apparence sûr, et on ne peut mieux approprié pour se familiariser avec les maladies de la peau.

Toutefois, aussitôt qu'on observa à nouveau ces affections au lit du malade, il fut facile de se convaincre qu'elles ne se présentaient pas sous des formes aussi fixes que l'indiquaient les définitions de Plenck, mais qu'elles offraient des phénomènes pathologiques très variables et méritaient, par conséquent, d'être rangées tantôt dans une classe, tantôt dans une autre. Ainsi, une affection qui se manifestait aujourd'hui à l'état papuleux, apparaissait peu de temps après sous forme de vésicules, plus tard encore sous l'aspect de bulles ou d'ulcères. En outre, il est fâcheux, que s'en tenant à la forme extérieure seule et non au phénomène pathologique intime, Plenck ait réuni dans une même classe des processus pathologiquement tout à fait différents, comme la gale et la variole, des exanthèmes aigus et des taches lenticulaires, la lèpre et

la *cutis anserina*, sans compter beaucoup de monstruosités pathologiques, telle que la gale syphilitique et autres semblables.

Mais l'exposition de ces idées précises sur les formes primitives des maladies de la peau n'en était pas moins un progrès d'une réelle valeur pour l'avenir des études dermatologiques en ce qu'elle supprimait, dans un sens et dans une mesure déterminés, l'arbitraire de la terminologie, en même temps qu'elle en facilitait la discussion.

Cette influence salutaire fut confirmée par cette circonstance que Robert Willan, dans son ouvrage qui a fait époque sur les maladies de la peau, s'était approprié le système de Plenck en le réduisant, il est vrai, à neuf ordres dont les titres sont : 1° *Papules*; 2° *Squames*; 3° *Exanthèmes*; 4° *Bulles*; 5° *Pustules*; 6° *Vésicules*; 7° *Tubercules*; 8° *Macules*; 9° *Excroissances*.

Avec le nom justement célèbre de Willan s'ouvre pour la dermatologie le commencement d'une ère nouvelle, créatrice et féconde. Dans son ouvrage et dans son atlas commencés en 1798, et continués après sa mort prématurée par son savant élève et ami Bateman, *Description and treatment of cutaneous diseases*, London, 1799, et *Synopsis of cutaneous diseases according to the arrangement of Dr Willan*, London, 1815, Willan a non seulement fondé, et pour toujours, des descriptions très claires et très exactes, soit des maladies de la peau déjà connues, soit des dermatoses nouvellement observées par lui, mais encore il a fait progresser la pathologie et la thérapeutique des affections de la peau par ses études sur la marche de la maladie, et par l'indication d'une méthode rationnelle de traitement; enfin, par la simplification et la détermination de la nomenclature et de la synonymie basées sur la connaissance approfondie des anciens, il a créé une base solide et large pour l'étude ultérieure des dermatoses.

Bien que les ouvrages de Willan-Bateman aient dû exercer une influence réformatrice sur les médecins anglais contemporains, et, par de nombreuses traductions comme celles des Haneman, Sprengel, Blasius, etc., sur les dermatologistes des autres pays, cette action ne se fit cependant sentir que peu à peu d'une manière efficace.

Presque indépendamment de cette influence, il se produisit à ce moment, en France, un épanouissement rapide et remarquable de la dermatologie, lequel, provoqué et fortifié par les travaux précédents de Lorry, Sauvages, Roussel, Poupert, fut entretenu grâce au nombre considérable des malades de l'hôpital Saint-Louis, à Paris, auquel sont attachés les noms célèbres d'Alibert, de Biett.

Alibert a régné sur la dermatologie, en France, pendant les trente premières années de ce siècle, par son enseignement oral, par ses ouvrages et par sa pratique. Sa classification, publiée dans un grand

ouvrage illustré à partir de 1806, était une classification naturelle. Les teignes et les dartres y occupaient une place importante. C'est seulement dans son dernier ouvrage paru en 1832 qu'il a fait quelques concessions évidentes à la méthode de Willan, dans l'exposé d'une nouvelle classification.

Biett, au contraire, s'est approprié le système de Willan et, tout en étant dans son enseignement moins brillant que son collègue Alibert, il a, grâce à ses leçons publiées en 1828 par ses élèves Cazenave et Schedel, exercé une influence ultérieure incomparablement plus fructueuse sur la culture de la science dermatologique.

Cela est plus vrai peut-être encore de Rayet dont l'ouvrage témoigne d'une connaissance exacte des travaux dermatologiques antérieurs; son *Traité des maladies de la peau*, Paris, 1885, renferme, en outre, sous le rapport clinique, beaucoup de renseignements instructifs, même pour le lecteur actuel.

Par les travaux des auteurs que nous venons de citer, l'influence au delà des frontières de France de l'École française a atteint, s'il est permis de le dire, son point culminant en dermatologie. Toutefois la France a produit ultérieurement aussi une remarquable série de dermatologistes, parmi lesquels Hardy, Cazenave et Bazin ont été, à certains égards, de véritables créateurs.

La prééminence que son autonomie avait donnée à l'École française a entraîné avec elle dans le cours du temps un inconvénient inévitable : Elle s'est pendant un temps assez long cantonnée dans les limites que lui imposait la doctrine des crases, négligeant la voie nouvelle inaugurée par Hebra à l'aide de l'anatomie pathologique, de l'histologie et de la pathologie générale. Mais une fois quelle eut opéré son mouvement de conversion, sa marche en avant redevint rapide et fut couronnée de succès, grâce aux travaux excellents et aux efforts énergiques d'un nombre considérable de dermatologistes et d'histologistes; dans ces dernières années, la France en a produit un grand nombre; leurs recherches homogènes et adéquates à celles des autres nations, se reflètent en pleine lumière dans le recueil spécial dirigé par Ernest Besnier et A. Doyon.

En Allemagne, ce qu'on a fait en dermatologie autour de 1840 était de moindre valeur. Les auteurs anciens, sur les maladies de la peau : Peter Frank (1792) et Struwe (1829), ainsi que ceux qui les ont suivis, Riecke (1841), Schönlein et C.-H. Fuchs, se sont efforcés de faire prévaloir en dermatologie les théories de pathologie humorale qui dominaient les idées médicales alors régnantes. Cette tentative s'accuse d'une manière très marquée dans l'étude de Fuchs qui, au cours de son ouvrage en trois volumes sur les maladies de la peau, paru en 1840